HAL
open science

Penser la périodisation et les relations internationales : l'apport du " développement inégal et combiné "

Marlène Rosano-Grange

To cite this version:

Marlène Rosano-Grange. Penser la périodisation et les relations internationales : l'apport du " développement inégal et combiné ". Tracés : Revue de Sciences Humaines, 2019, 36, pp.141 - 155. 10.4000/traces.9596 . hal-03456078

HAL Id: hal-03456078

https://sciencespo.hal.science/hal-03456078v1

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser la périodisation et les relations internationales : l'apport du « développement inégal et combiné »

MARLÈNE ROSANO-GRANGE

La notion d'époque comme la référence à l'« international » suscitent une tension analytique, à la fois temporelle et spatiale, entre les échelles macro et microscopique, c'est-à-dire entre le général et le particulier[1]. Selon Jean Leduc (2010), une époque désigne une période fortement déterminée. Cette idée repose ainsi sur un postulat d'unité et de généralité qui s'applique à cette période délimitée (Pomian, 1984). Mais une telle systématisation est en tension permanente avec la singularité des événements historiques. Cette articulation problématique redouble de sens en relations internationales[2]. Si des interrelations entre régions du monde sont généralisables, notamment en termes de rapports de forces, les particularités locales nécessitent une observation au microscope. Comment articuler ces dimensions macro et micro dans la définition de périodes internationales, ces morceaux de temps dont la cohérence est tissée par les relations entre sociétés ?

Cette note propose de présenter et de discuter les apports de l'approche dite du « développement inégal et combiné », laquelle offre la possibilité d'une réponse à cette interrogation. Pour ce faire, nous nous appuierons sur le débat portant sur les origines du capitalisme et en particulier sur l'ouvrage d'Alexander Anievas et de Kerem Nişancıoğlu, *How the West*

1 La séparation entre les échelles macro et microscopique pose problème dans la mesure où aucun des niveaux n'est pur. Ainsi, dans l'analyse micro, on retrouve des faits sociaux qui, par leur degré de généralité (à la fois spatial et temporel), impliquent un saut analytique vers le macro. Inversement, l'existence de ce dernier n'est rendue possible qu'à partir de phénomènes plus petits. Pour que cette dichotomie soit opérante, nous avons choisi une focale théorique : est qualifiée de micro, l'analyse qui accorde plus de poids à la contingence et à la particularité des faits sociaux ; inversement, l'approche macro désignera les études centrées sur les processus généraux. Parce que cette question ne peut être traitée dans l'espace qui nous est imparti, notre choix relève d'une convention facilitant la lecture et ne prétend en aucun cas fermer le débat.

2 Les vocables *international*, *mondial* et *global* sont utilisés ici de façon interchangeable et n'impliquent donc pas de degré d'intégration différent.

Came to Rule (2015). Ce dernier revisite la périodisation traditionnellement eurocentrique des origines de la domination occidentale en accordant du poids aux facteurs internationaux.

La perspective du développement inégal et combiné, née dans le cadre de la réflexion marxiste des années 1930, n'est pas nouvelle mais elle s'insère aujourd'hui dans un débat académique enrichi. Elle a été formulée pour la première fois par Léon Trotski dans les deux tomes de *L'histoire de la révolution russe* (Trotski, 1995). Prenant le contrepied des analyses linéaires et procédant par étapes, il montre que le capitalisme, loin de produire un développement et une temporalité homogènes, crée de l'hétérogénéité. Plus précisément, le terme *inégal* renvoie aux différences de développement entre et au sein de ces sociétés. Leurs interactions produisent des formes sociales nouvelles, une *combinaison* entre des niveaux de développement distincts. Mais le résultat hybride de la relation, lui, est contingent : il dépend de l'organisation interne de chaque société, c'est-à-dire de la lutte des classes, laquelle découle de la définition d'intérêts partagés, voire d'une conscience de classe[3].

Cette approche a été récemment actualisée par des auteur-e-s en sociologie historique des relations internationales[4] (Hobden et Hobson, 2002 ; Anievas et Matin, 2016). Selon ces derniers et dernières, le développement inégal et combiné doit être considéré comme une grille de lecture abstraite, destinée à soulever des questions pertinentes, et non comme une théorie qui prétendrait y répondre. Son application reste aujourd'hui marginale dans le champ anglophone (quoiqu'en expansion) et rare dans le monde francophone. L'économiste Benjamin Bürbaumer (2016), le politiste Jonathan Viger (2017) et l'historien Pierre Grosser (2017) l'ont cependant mobilisée dernièrement afin de questionner des objets précis – respectivement, les origines du capitalisme et la théorisation de l'État, le Moyen Orient postottoman et l'Asie à partir du début du XXe siècle. Dans le contexte anglophone, c'est la dimension sociologique qui est centrale[5]. Dans cette

3 Dans la théorie marxiste (ainsi que dans cette contribution), les rapports de classes sont qualifiés de facteurs *subjectifs* alors que la dimension objective renvoie à l'aspect proprement économique de l'analyse (voir, dans la seconde partie, le débat sur les origines du capitalisme qui met en relation ces deux perspectives).

4 La sociologie historique des relations internationales vise à expliquer les origines et l'évolution de faits macroscopiques (comme l'État ou le capitalisme) dans la *longue durée* en élargissant l'échelle spatiale au monde, à partir de sources secondaires (essentiellement des ouvrages historiques).

5 Ainsi, les travaux anglophones s'intéressent notamment à la conceptualisation du développement en dialogue avec les études postcoloniales (Bhambra, 2011 ; Anievas et Nişancıoğlu, 2017), à la frontière dialectique entre l'interne et l'externe (Rosenberg, 2006), au rapport entre l'économie et la politique en dialogue avec les théories réalistes (Rosenberg, 1994) et libérales (Hobden et Hobson, 2002) et à la théorisation de l'État capitaliste (Teschke, 2003).

contribution, nous souhaitons mettre en avant l'aspect historique de la démarche en nous emparant du problème de la définition d'une époque. Le *methodological fix* que permet l'approche du développement inégal et combiné (Anievas et Nişancıoğlu, 2015, p. 61) peut aider, nous semble-t-il, à dépasser une certaine forme, fréquente, d'eurocentrisme dans la périodisation et, plus généralement, à questionner les dichotomies traditionnelles en sciences sociales : macro et micro, systématique et contingent, matériel et idéologique ou encore interne et externe.

Pour cela, nous présenterons brièvement les différentes manières dont a été pensée jusqu'ici la temporalité internationale. Précisons d'emblée que cette note ne prétend pas aborder l'intégralité d'une bibliographie gigantesque ; elle sera centrée plus particulièrement sur le débat macro/micro dans lequel notre approche s'insère. Nous soulignerons ensuite la principale limite de ces analyses, pointée par les auteur-e-s du développement inégal et combiné, à savoir l'exclusion mutuelle entre approches, qui résulte d'une appréhension incomplète de l'international (Rosenberg, 2006). À partir de l'ouvrage d'Alexander Anievas et de Kerem Nişancıoğlu et de la question centrale des origines du capitalisme, nous montrerons alors l'apport majeur de cette perspective de recherche. Outre l'articulation des échelles d'observation, elle permet d'offrir une vision intersectionnelle du changement social et de repenser le lien entre inégalités économiques, de race, de genre et inégalités écologiques.

Les échelles de l'époque internationale

Dans la littérature d'histoire et de science politique, l'échelle à laquelle l'époque internationale doit être étudiée fait l'objet de débats. Deux perspectives peuvent être identifiées. Alors que l'approche macroscopique insiste sur l'homogénéité du temps, la vision micro propose au contraire une lecture en termes de différenciation. Cette partie ne présentera pas un état de l'art exhaustif du débat (sur ce sujet, voir Pomian, 1984 ; Trivellato, 2011 ; Aslanian *et al.*, 2013 ; Grosser, 2014 ; Conrad, 2016). En restant centrée sur la délimitation des époques, elle rappellera les principaux intérêts heuristiques de chaque perspective ainsi que les questions que soulève leur absence d'articulation.

L'écrasante macroépoque européenne

À l'échelle macroscopique, la mise en époques internationales insiste sur la systématisation des faits observés. En effet, un processus social lourd est

identifié, conceptualisé et apposé sur la période considérée. Il repose souvent sur des modèles élaborés par les chercheurs et chercheuses (de l'organisation de la famille aux modes de production) qui ne tiennent pas compte en premier lieu de l'interprétation des acteurs et actrices. L'analyse s'expose alors au risque de l'eurocentrisme, du déterminisme et de l'homogénéisation. Au sein de cette tradition, on peut distinguer deux approches : les regards diachronique et synchronique (ou comparatif).

La première met l'accent sur la succession d'époques internationales dans la longue durée. À l'inverse de la seconde, elle prend en compte les relations entre sociétés mais l'interprétation est unidirectionnelle : les processus sociaux à l'origine de l'époque moderne sont décrits comme le fruit des sociétés européennes qui, par la force de leur génie, auraient réussi à imposer leur historicité aux Autres. Dès les premières tentatives systématisées de mise en époques, autour du XIIe siècle, l'international ou plutôt l'universel occupe une place importante (Pomian, 1984). À partir du *Livre de Daniel* ou des écrits de saint Augustin, les périodisations montrent que tous les peuples du monde doivent traverser les mêmes étapes – définies alors par l'apogée des grandes monarchies successives (Gibert, 2014). Si Ibn Khaldûn (1967) partage aussi l'idée de l'universel, il reconnaît néanmoins des rythmes localisés, propres à chaque peuple. Mais bien plus tard, au XVIIIe siècle, les philosophes des Lumières reprennent à leur compte l'histoire téléologique en faisant de la raison le moteur de l'Histoire. Ils ajoutent parfois, au rythme de la colonisation et dans les marges, une histoire raciale des peuples indigènes, lesquels apparaissent tout en bas de l'échelle des civilisations. Cette critique de l'eurocentrisme a également été formulée à l'encontre du matérialisme historique de Karl Marx (Molnar, 1975 ; Saïd, 1980). Pourtant, le dynamisme de la recherche actuelle sur les écrits de Marx à propos des sociétés non occidentales mérite que l'on revisite cette interprétation dominante. Kevin Anderson (2010) montre bien que la pensée dialectique et multilinéaire du Marx des *Grundrisse* et du *Capital* (mais aussi de textes moins connus) était incompatible avec la vision linéaire et hégélienne du jeune Karl. En incluant le poids de la colonisation dans l'explication des origines du capitalisme et donc des relations internationales, Marx peut donc être vu comme faisant figure d'exception à son époque. Les travaux de sociologie historique des années 1970-1990 ont également tenté de remédier à la vision déterministe des penseurs et penseuses de la modernité, mais ils continuent d'éluder les facteurs extra-européens. C'est le cas de l'historien néowébérien Charles Tilly (1992), qui périodise la formation des États modernes en fonction du type d'armée qui menait les guerres européennes : patrimonialisme entre 990 et 1400 ; courtage entre 1400 et 1700 ; nationa-

lisation entre 1700 et 1850 ; et spécialisation depuis le milieu du XIXe siècle. Plus généralement, la tradition néowébérienne en sociologie historique *des relations internationales* (Hobden et Hobson, 2002) propose d'élargir spatialement la focale au contexte international. Elle tente de définir des critères généraux permettant de délimiter des époques mondiales, comme la norme économique qui peut ainsi servir de critère de délimitation – on distingue alors des époques néomercantiliste, fordiste et néolibérale – mais aussi l'architecture institutionnelle (bilatérale ou multilatérale). Or cette tradition semble relayer l'international aux organisations créées par les élites occidentales. Finalement, en dépit de leurs diversités et confrontations, ces différentes périodisations pèchent toutes par leur définition eurocentrique de l'international.

Alors que l'approche diachronique tend à considérer l'Occident comme le moteur de l'histoire mondiale, la perspective synchronique (qualifiée aussi de comparative) s'intéresse à l'histoire des Autres mais élude souvent les contacts entre sociétés. Ainsi, chaque formation sociale aurait la temporalité de sa culture. Cette vision se retrouve chez des auteur-e-s classiques – de la distinction entre sociétés froides et sociétés chaudes chez Lévi-Strauss à la dichotomie entre solidarité mécanique et solidarité organique chez Durkheim – et plus récemment dans la théorie huntingtonienne des civilisations. Accordant plus de poids à l'histoire dans leurs modèles théoriques, les auteur-e-s en sociologie historique comparative (Moore, 1966 ; Skocpol, 1985) recherchent dans les sociétés asiatiques ou américaines l'idéal-type européen et périodisent les déviations en conséquence (Bhambra, 2011). On retrouve la même aporie dans la mise en époques plus récente des modernités multiples (Conrad, 2016). Si elles ont le mérite d'étudier les modernités alternatives à celle de l'Occident avec un regard plus micro et donc plus fin, elles demeurent eurocentriques.

Dans l'ensemble, ces approches macro ont été fortement contestées, que ce soit en histoire, en anthropologie ou en sociologie. Face au fléau de l'eurocentrisme, tel qu'il apparaît dans les approches diachroniques et synchroniques, Bertrand Badie (1992), parmi d'autres, revendique ainsi la nécessité de renoncer à l'échelle macrosociologique et d'adopter une approche interprétative qui tienne compte de l'irréductible singularité des histoires. Concrètement, cela se traduit dans le domaine des relations internationales par une réticence à définir une seule époque internationale à l'échelle macroscopique et par la préférence donnée aux micropériodes, plus homogènes et plus proches de l'expérience des acteurs et actrices.

Une infinité d'époques internationales

En insistant sur la subjectivité des protagonistes, les auteur-e-s qui mobilisent les approches microscopiques mettent l'accent sur la contingence des phénomènes sociaux transnationaux. Toutefois, ces analyses fines ont tendance à sous-estimer, à l'inverse, les rapports de forces.

Depuis quelques années, les historien-ne-s qui se revendiquent de l'approche latérale ou horizontale travaillent à saisir l'épaisseur d'un siècle international (Boucheron *et al.*, 2009 ; Osterhammel, 2014, entre autres) en décrivant l'ensemble des processus sociaux à l'œuvre (politiques, économiques, culturels). Ces processus font l'objet d'une périodisation détaillée et différente en fonction des lieux. L'approche permet ainsi de montrer que des dynamiques sociales larges sont en fait le résultat émergent d'un ensemble d'actions individuelles contingentes. L'œuvre magistrale de l'historien allemand Jürgen Osterhammel (2014), *The Transformation of the World*, en est un bon exemple. En analysant les phénomènes sociaux et politiques du XIXe siècle (notamment les migrations, la consommation, les villes, les frontières, les empires, la diplomatie ou les révolutions) ainsi que ses thématiques centrales (comme l'énergie, le travail, le commerce, la distribution des richesses, la connaissance ou la religion), il démontre que les processus mis en avant s'étalent en fait du XVe au XXe siècle. Pourtant, la lecture de ces ouvrages interroge sur la hiérarchisation des facteurs explicatifs : ainsi l'urbanisme a-t-il le même poids que la colonisation dans l'épaisseur du XIXe siècle ? L'articulation entre les différentes sphères d'activité sociale et leurs « époques » reste posée. Cela apparaît aussi dans l'essai de Sanjay Subrahmanyam (2001), dans lequel il propose de définir une « conjoncture millénariste » au XVIe siècle du Tage au Gange. Si l'auteur identifie la simultanéité de l'idéologie éponyme dans plusieurs régions et en décrit les nuances locales, il n'a pas l'intention de mettre en évidence les éventuels liens entre ces sociétés, ni de poser la question de leur systématicité.

À la différence de l'approche horizontale, les études postcoloniales ont une ambition théorique (et politique) plus marquée. Elles cherchent à mettre en avant les luttes sociales, et notamment les mouvements d'autodétermination des peuples, par rapport aux structures matérielles. L'interprétation des origines du capitalisme en témoigne : face à certaines tendances qui envisagent la colonisation comme un processus sans discontinuité, les auteur-e-s (Franck, 1998 ; Goldstone, 2000 ; Pomeranz, 2000 ; Hobson, 2004 ; Goody, 2006) retravaillent cette question en insistant sur la contingence des différences de développement. S'il n'y avait pas, au XVIIe siècle, d'inégalités flagrantes

entre l'Europe et l'Asie, l'avancée occidentale résulte du volontarisme des élites anglaises dans l'exploitation des ressources de l'île et des colonies. Mais les populations indigènes enchaînées ne sont pas passives, leurs luttes déterminent aussi le résultat de l'expansion du capital. L'Europe se voit ainsi « provincialisée » dans l'interaction entre l'« Histoire 1 » (le travail abstrait, l'histoire universalisante du capital et de la modernité) et l'« Histoire 2 » (une histoire de résistances et de singularités : celle des femmes, des indigènes et, plus généralement, des populations opprimées) (Chakrabarty, 2008). Toutefois, si les expériences des subalternes de la périphérie sont fondamentales (Chatterjee, 1993 ; Guha, 1997 ; Chakrabarty, 2008), l'analyse tend parfois à replacer une fois de plus l'Europe au centre : en taisant les rapports de forces intersociétaux qui ont précédé le capitalisme, et notamment le poids des empires mongol et ottoman, ses origines sont implicitement attribuées à l'exceptionnalité des élites anglaises (Anievas et Nişancıoğlu, 2015).

L'histoire connectée (Subrahmanyam, 1990) ou à parts égales (Bertrand, 2011) s'inscrit dans cette tendance subjectiviste mais à un niveau d'analyse encore plus fin, parfois à l'échelle d'une unique trajectoire biographique. Romain Bertrand (2011) décrit ainsi subtilement le « rendez-vous manqué » entre les marchands néerlandais et les princes javanais dans la baie de Banten : cette expédition est bien un événement, enregistré le 22 juin 1596, pour les élites hollandaises, alors que le calendrier cyclique des Javanais n'annonçait pas de période de mutation politique à ce moment précis.

Revisitant les périodisations de façon rigoureuse, l'échelle microscopique de l'histoire connectée et plus généralement des approches décrites ci-dessus insiste sur la différenciation quantitative et qualitative de la temporalité mondiale. Pourtant, la généralité de ce processus contraste, voire entre en contradiction, avec l'accent mis sur la contingence des phénomènes étudiés. Il nous semble alors que les analyses micro confondent le hasard du résultat et les effets de l'interaction – qui dépendent de la subjectivité des acteurs et actrices – avec la possibilité de systématiser la rencontre à une échelle plus large, et notamment en termes de rapports de forces. Surtout, dans la mesure où les époques peuvent être spécialisées à l'infini, la question de l'articulation avec une périodisation d'ensemble reste posée.

Repenser l'articulation des échelles à l'aide du développement inégal et combiné

Cette difficulté d'articulation entre les regards macro et micro, et ses conséquences sur la construction d'« époques », est aujourd'hui saillante. Nous

voudrions donc suggérer ici l'intérêt de la perspective du développement inégal et combiné.

Un questionnement de recherche abstrait

La perspective défendue ici est un *methodological fix* (Anievas et Nişancıoğlu, 2015, p. 61) qui oriente la recherche en permettant de soulever des questions pertinentes. Les deux qualificatifs résument l'approche : le développement inégal (entre et au sein des sociétés) renvoie à la dimension macroscopique, systématique et matérielle alors que le résultat contingent de l'interaction entre formations sociales différentes – la combinaison – fait écho à la dimension microscopique et subjective des luttes sociales. Celles-ci sont fondamentales : elles dynamisent la vision macro en historicisant les concepts.

Cette approche trouve son origine, on l'a dit, dans les analyses de Léon Trotski (1995). Celui-ci a utilisé cette perspective abstraite afin d'analyser l'histoire concrète de la Russie au début du XXe siècle. À la différence des mencheviks (le courant d'opposition aux bolcheviks), il entend montrer que le capitalisme, loin d'homogénéiser le développement, renforce les inégalités et la compétition internationales. Les gouvernements capitalistes et absolutistes européens, plus avancés, exercent une pression – « le fouet des nécessités extérieures » (p. 42) – sur la formation sociale russe. Les élites tsaristes, jouissant du « privilège de l'arriération historique » (p. 41), importent les progrès techniques de l'industrie mais sans passer par le même chemin. En effet, elles restent les principales instigatrices du capitalisme, à la différence d'une classe bourgeoise relativement autonome par rapport au pouvoir politique, comme dans le cas anglais par exemple. Le nouveau mode de production est donc combiné avec un État antilibéral et semi-féodal. Dans ce contexte hybride et instable, les paysan-ne-s constituent une classe révolutionnaire au même titre que le prolétariat nouvellement formé, n'en déplaise aux mencheviks. Il apparaît alors que la Russie et les États capitalistes se trouvent dans une relation d'interdépendance structurelle : si les sociétés arriérées comme la Russie sont affectées par leur environnement extérieur, les sociétés plus avancées ont tout autant besoin des premières pour leur reproduction.

Ces termes *arriérés* ou *modernes* ont été abondamment critiqués par les études postcoloniales (Bhambra, 2011). Dans l'esprit des auteur-e-s du développement inégal et combiné, ces vocables ne font pas référence à un idéal à atteindre ni à un jugement normatif eurocentrique, mais reflètent des rapports de forces concrets, historiquement situés, qui produisent des effets

différenciés dans l'évolution des sociétés. Plus précisément, une formation arriérée est sensible aux pressions d'adaptation extérieures qui entraînent parfois des révolutions passives, c'est-à-dire imposées par les élites locales (Gramsci, 2012). À l'inverse, une société avancée a un pouvoir structurel (Strange, 1994) : elle fixe les règles du jeu international vis-à-vis desquelles les autres devront s'adapter. Par ailleurs, l'arriération ou l'avancée ne sont jamais pures, le développement de toute formation sociale étant de fait combiné. Un bon exemple en est la périodisation internationale des origines du capitalisme.

Des époques internationales concrétisées

L'ouvrage d'Alexander Anievas et de Kerem Nişancıoğlu[6] (2015), *How the West Came to Rule*, illustre particulièrement les apports de cette démarche. Il s'inscrit dans la discussion portant sur le choix des échelles et plus précisément dans le débat Brenner des années 1970. Ce dernier fait dialoguer l'approche micro, contingente et subjective prônée entre autres par l'historien marxiste Robert Brenner (1976) avec la perspective macro, systématique et objective représentée notamment par Immanuel Wallerstein (1974). En outre, les auteurs du livre développent une analyse intersectionnelle : l'analyse du patriarcat moderne (Federici, 2014), de l'exploitation des ressources naturelles (Pomeranz, 2000 ; Malm, 2016) et de l'esclavagisme (Davis, 2007) sont nécessaires pour saisir l'émergence du capitalisme.

Reprenons brièvement ces débats, qui sont autant d'interrogations sur les manières de découper le temps et de définir des périodes. Selon Wallerstein, l'époque des origines du capitalisme est le « long XVIe siècle » braudélien. Elle s'étale du XIVe – lorsque la crise terminale du féodalisme débouche sur la mise en place d'une économie-monde, le capitalisme – au XVIIe siècle – avec les premiers soubresauts du nouveau mode de production. Bien que l'analyse de Wallerstein ait le mérite de souligner la coconstitution des sociétés du centre et de la périphérie, ainsi que le poids du facteur économique, Brenner montre qu'elle ne réussit pas à saisir la rupture historique que constitue le capitalisme. D'une part, le commerce et la division internationale du travail ont existé bien avant cette crise. D'autre part,

6 Alexander Anievas et Kerem Nişancıoğlu sont chercheurs en relations internationales, le premier à l'université du Connecticut et le second à la School of Oriental and African Studies (SOAS) de Londres. Ils se situent plus particulièrement dans le sous-champ de la sociologie historique des relations internationales. Alors que les travaux précédents d'Anievas portaient sur les origines des guerres mondiales et du fascisme, Nişancıoğlu s'est intéressé, quant à lui, au poids de l'Empire ottoman dans les rapports de forces internationaux.

l'économie-monde supposément capitaliste qui en ressort porte en fait les marques du féodalisme. Les exportations ne sont pas réalisées par des entités économiques relativement séparées de l'État, mais par les seigneurs eux-mêmes, qui utilisent les impôts ou la force pour ce faire (Bürbaumer, 2016). À l'inverse, Brenner propose une mise en époques resserrée autour de la spécificité du capitalisme : la séparation des producteurs et productrices d'avec leurs moyens de production. Celle-ci est le résultat de la lutte des classes spécifique à l'Angleterre autour de la propriété des terres. Elle s'étend de l'abolition du servage au milieu du XVe siècle à l'alliance réalisée entre l'État et les seigneurs pour privatiser les terres communales (le processus abondamment discuté des enclosures). La société française n'a pas connu cette trajectoire après l'abolition du servage : l'État s'allie avec les paysan-ne-s pour leur garantir l'accès à la terre. Le capitalisme est alors retardé.

Dans *How the West Came to Rule*, Anievas et Nişancıoğlu partagent la critique de l'anhistoricité de l'économie-monde de Brenner mais se distinguent de celui-ci en soulignant son anglocentrisme, son « ouvriérisme » et son manque de systématicité. L'apport de leur ouvrage réside précisément dans l'articulation entre ces différents regards. Selon eux, le capitalisme et l'État moderne naissent et se consolident, dans une relation d'interdépendance structurelle et temporelle, en Europe entre le XIIIe et le XIXe siècle. Le premier moment, c'est-à-dire celui de leur émergence, permet particulièrement de mettre en avant l'intérêt du développement inégal et combiné – même si nous ne prétendons pas rendre compte ici de la richesse des détails historiques. Cette première phase est divisée en trois époques. La première, le « long XIIIe siècle » (1210-1350), correspond à la *Pax Mongolica*. La puissance dominante de l'époque, l'Empire mongol, amplifie les contradictions du féodalisme européen, en retard, en diffusant à la fois des technologies et la peste noire. C'est uniquement dans ce contexte international que le commerce, mis en avant par Wallerstein, croît et que la lutte autour des terres (laissées vacantes par la peste) débouche sur l'abolition du servage, dimension soulignée par Brenner.

De même, les divergences de trajectoires entre la France et l'Angleterre remarquées par l'historien ne résultent de la dynamique des classes que dans un second temps ; l'évolution du contexte international au cours du « long XVIe siècle » – la deuxième période identifiée par les auteurs – structuré par la rivalité entre la puissance ottomane et l'empire des Habsbourg (du XIVe au XVIIe siècle) précède les luttes. Isolées de ces guerres, les classes dominantes anglaises profitent de la relative stabilité du pays ainsi que des conséquences géopolitiques (défaite des sociétés européennes les plus avancées, échec de la chrétienté et émergence des mouvements contestataires protes-

tants) pour mettre en place les enclosures. Face à la domination ottomane sur les espaces méditerranéen et asiatique, les unités politiques de l'ouest de l'Europe se tournent vers l'Atlantique. C'est le début de la troisième époque, celle de la colonisation. Les retardataires, à commencer par l'Angleterre en transition, profitent des expérimentations des premiers colons pour dépasser les contradictions du capitalisme agraire qui voient le jour dans la crise du XVIIe siècle. Plus précisément, les expériences coloniales ont à la fois un aspect idéologique (comme la mise en place de l'eurocentrisme, du racisme et de la souveraineté moderne) et une dimension objective à travers l'utilisation du travail gratuit des esclaves (et, de façon subsidiaire dans l'analyse, celui des femmes) et des terres américaines. Cette analyse intersectionnelle des origines du capitalisme contraste alors avec l'étude de Brenner – selon laquelle la relation symbiotique entre la productivité agricole et industrielle est à l'origine de l'avancée de l'Angleterre – et se différencie aussi de celle de Wallerstein (1989) – où la colonisation résulte de la diffusion de l'économie-monde européenne. Le développement inégal et combiné offre une grille de lecture qui permet aux auteurs de *How the West Came to Rule* de combiner les échelles d'observation de l'époque internationale ainsi que les inégalités économiques, de race, les inégalités écologiques et, de manière plus limitée, de genre.

Une approche transhistorique ?

Le développement inégal et combiné permet de repenser la périodisation en articulant le niveau macroscopique des relations internationales avec l'échelle microscopique des luttes sociales. Si la dimension inégale du développement – et les rapports de forces qui en résultent – ne constitue pas une nouveauté aux yeux du chercheur ou de la chercheuse critique, le point fort de l'approche réside dans l'aspect combiné, c'est-à-dire dans les effets contingents de l'interaction. La frontière entre l'interne et l'externe s'en trouve redéfinie. Chaque société est une forme hybride : son développement contient des aspects de l'environnement international dans lequel elle s'insère. À ce propos, Anievas et Nişancıoğlu défendent un présupposé fort en appliquant la même démarche au monde précapitaliste : la combinaison des sociétés est transhistorique, c'est-à-dire qu'elle est une loi de l'histoire. En ce sens, les relations internationales – ou plus généralement intersociétales – font système indépendamment du moment historique.

Pourtant, la démonstration théorique et empirique de *How the West Came to Rule* n'est pas entièrement convaincante : en effet, on peut faire

l'hypothèse que le poids de l'international varie selon les époques considérées. À titre d'exemple, si la dépendance structurelle entre le capitalisme anglais naissant et la colonisation de l'Inde apparaît clairement – ces deux processus formant alors un système cohérent et donc une période –, les époques précédentes de la *Pax Mongolica* et de la *Pax Ottomana* devraient plutôt être considérées comme des conjonctures externes venant déstabiliser l'équilibre interne du féodalisme européen. En effet, il nous semble difficile de concevoir ces ensembles géopolitiques comme des systèmes, où le tout primerait sur la dynamique interne de chaque partie. Car d'une part, le féodalisme traversait déjà une crise structurelle, ponctuée par des famines et des épidémies qui remettaient progressivement en cause la hiérarchie des classes : la peste noire, provenant de l'extérieur, vient seulement accentuer les contradictions internes au système. D'autre part, l'Angleterre est isolée de la rivalité entre les empires qui structure l'époque ottomane ; elle n'en subit que les conséquences. Il apparaît alors que l'extériorité des relations sociales prend sens lorsque le capitalisme est déjà implanté en Angleterre. Les travaux d'historicisation du développement inégal et combiné réalisés par John M. Hobson (2016) vont dans ce sens. Hobson considère qu'avant le capitalisme, les relations internationales constituent un facteur facilitant le changement social mais que ce dernier – et avec lui la périodisation – est déterminé principalement par les dynamiques internes de la société en question. Lors de la consolidation du capitalisme, elles deviennent nécessaires et forment des structures cohérentes. Il est alors possible de définir des « époques » en relations internationales.

Nous voudrions suggérer deux pistes d'approfondissement de l'approche du développement inégal et combiné. Premièrement, le recours à l'histoire des opportunités non advenues (Deluermoz et Singaravélou, 2016) permettrait de tester plus précisément le poids du contexte international et d'expliciter la périodisation. Deuxièmement, nous pouvons regretter que les auteurs ne se soient pas appuyés sur un pan de la littérature qui travaille depuis longtemps la question de l'articulation entre le système abstrait et la contingence historique à travers l'exemple du rôle des femmes dans la reproduction du capital (Arruzza, 2015). L'approche inter-sectionnelle revendiquée en pâtit – le rôle du travail gratuit des femmes dans la reproduction sociale étant mentionné de façon très subsidiaire –, tout comme la démonstration plus générale du lien (théorique et empirique) entre le capitalisme et les autres systèmes d'exploitation. S'il permet de renouveler la compréhension des opérations de périodisation à l'échelle mondiale, l'ouvrage n'épuise donc pas la complexité de la mise en époques internationales que l'approche du développement inégal et combiné laisse entrevoir.

Bibliographie

Anderson Kevin, 2010, *Marx at the Margins. On Nationalism, Ethnicity and Non-Western Societies*, Chicago, University of Chicago Press.

Anievas Alexander et Nişancioğlu Kerem, 2015, *How the West Came to Rule*, Londres, Pluto.

— 2017, « Limits of the universal : the promises and pitfalls of postcolonial theory and its critique », *Historical Materialism*, vol. 25, nº 3, p. 36-75.

Anievas Alexander et Matin Kamran éd., 2016, *Historical Sociology and World History : Uneven and Combined Development Over the Longue Durée*, Londres-Lanham, Rowman & Littlefield International.

Arruzza Cinzia éd., 2015, numéro thématique « Gender and capitalism », *Viewpoint magazine*, [URL : https://www.viewpointmag.com/2015/05/04/gender-and-capitalism-debating-cinzia-arruzzas-remarks-on-gender/], consulté le 28 mai 2019.

Aslanian David, Chaplin Joyce, Mann Kristin et McGrath Ann, 2013, « How size matters : the question of scale in history », *American Historical Review*, *vol.* 118, nº 5, p. 1431-1472.

Badie Bertrand, 1992, « La sociologie historique : débat sur les méthodes », *Revue internationale des sciences sociales*, nº 133, p.319-415.

Bertrand Romain, 2011, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (xvie-xviie siècles)*, Paris, Le Seuil.

Bhambra Gurminder, 2011, « Talking among themselves ? Weberian and Marxist historical sociologies as dialogues without "Others" », *Millennium*, vol. 39, nº 3, p. 667-681.

Boucheron Patrick, Loiseau Julien Monnet Pierre et Potin Yann éd., 2009, *Histoire du monde au xve siècle*, Paris, Fayard.

Brenner Robert, 1976, « Agrarian class structures and economic development in pre-industrial Europe », *Past & Present*, nº 70, p. 30-75.

Bürbaumer Benjamin, 2016, « Retour vers le futur : les origines du capitalisme », *Période*, [URL : http://revueperiode.net/retour-vers-le-futur-les-origines-du-capitalisme/], consulté le 28 mai 2019.

Chakrabarty Dipesh, 2008, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press.

Chatterjee Partha, 1993, *The Nation and Its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press.

Conrad Sebastian, 2016, *What is Global History,* Princeton, Princeton University Press.

Davis Angela, 2007 [1983], *Femmes, race et classe*, Paris, Éditions des femmes.

Deluermoz Quentin et Singaravélou Pierre, 2016, *Pour une histoire des possibles*, Paris, Le Seuil.

Federici Silvia, 2014 [1984], *Caliban et la sorcière*, Montreuil, Entremonde.

Franck Andre Gunder, 1998, *ReOrient : Global economy in the Asian Age*, Berkeley, University of California Press.

Gibert Stéphane, 2014, « Les enjeux renouvelés d'un problème fondamental : la périodisation en histoire », *Atala*, nº 17, p. 7-31.

Goldstone Jack, 2000, « The rise of the West or not? A revision to socio-economic history », *Sociological Theory*, vol. 18, nº 2, p. 175-194.

Goody Jack, 2006, *The Theft of History,* Cambridge, Cambridge University Press.
Gramsci Antonio, 2012, *Guerre de mouvement et guerre de position. Textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan*, Paris, La Fabrique.
Grosser Pierre, 2014, « État de littérature. L'histoire des relations internationales aujourd'hui », *Critique internationale*, vol. 4, nº 65, p. 173-200.
— 2017, *L'histoire du monde se fait en Asie : une autre vision du XXe siècle*, Paris, Odile Jacob.
Guha Ranajit, 1997, *Dominance without Hegemony : History and Power in Colonial India*, Cambridge, Harvard University Press.
Hobden Stephen et Hobson John éd., 2002, *Historical Sociology of International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press.
Hobson John, 2004, *The Eastern Origins of Western Civilisation*, Cambridge, Cambridge University Press.
— 2016, « Navigating non-eurocentrism and trotskyist integrity in the new trotskyist IR of world history », *Historical Sociology and World History,* A. Anievas et K. Matin éd., Londres-Lanham, Rowman & Littlefield International, p. 219-239.
Ibn Khaldûn, 1967 [1377], *Discours sur l'histoire universelle. Al-Muqaddima*, trad. V. Monteil, Beyrouth, collection Unesco d'œuvres représentatives.
Leduc Jean, 2010, « Période, périodisation », *Historiographies : concepts et débats II*, C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt éd., Paris, Gallimard, p. 814-823.
Malm Andreas, 2016, *Fossil Capital*, Londres, Verso.
Molnar Miklos, 1975, *Marx, Engels et la politique internationale*, Paris, Gallimard.
Moore Barrington, 1966, *Social Origins of Dictatorship and Democracy : Lord and Peasant in the Making of the Modern World*, Boston, Beacon Press.
Osterhammel Jürgen, 2014, *The Transformation of the World. A Global History of the Nineteenth Century*, Princeton, Princeton University Press.
Pomeranz Kenneth, 2000, *The Great Divergence : China, Europe and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press.
Pomian Krzysztof, 1984, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard.
Rosenberg Justin, 1994, *The Empire of Civil Society : Critique of the Realist Theory of International Relations*, Londres, Verso.
— 2006, « Why is there no international historical sociology ? », *European Journal of International Relations*, vol. 12, nº 3, p. 307-340.
Saïd Edward, 1980, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil.
Skocpol Theda, 1985 [1979], *États et révolutions sociales. La révolution en France, en Russie et en Chine*, Paris, Fayard.
Strange Susan, 1994, *States and Markets*, Londres, Pinter.
Subrahmanyam Sanjay, 1990, *The Political Economy of Commerce, Southern India 1500-1650*, Cambridge, Cambridge University Press.
— 2001, « Du Tage au Gange au XVIe siècle : une conjoncture millénariste à l'échelle eurasiatique », *Annales HSS*, nº 56, p. 51-84.
Teschke Benno, 2003, *The Myth of 1648. Class, Geopolitics, and the Making of Modern International Relations*, Londres, Verso.
Tilly Charles, 1992 [1990], *Contrainte et capital dans la formation de l'Europe, 990-1990*, Paris, Aubier.
Trivellato Francesca, 2011, « Is there a future for Italian microhistory in the age of global history ? », *California Italian Studies*, vol. 2, nº 1, [URL : https://escholarship.org/uc/

item/0z94n9hq], consulté le 28 mai 2019.
Trotski Léon, 1995 [1930], *Histoire de la Révolution russe*, t. 1, Paris, Le Seuil.
Viger Jonathan, 2017, « Les relations internationales comme champ d'analyse de la pensée politique : Rifâ'a Al-Tahtâwî et la genèse d'une modernité alternative en Égypte », *Critique internationale*, vol. 77, n° 4, p. 165-186.
Wallerstein Immanuel, 1974, *The Modern World-System*, vol 1, *Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, Berkeley-New York, University of California Press-Academic Press.
— 1989, *The Modern World-System*, vol. 3, *The Second Great Expansion of the Capitalist World-Economy, 1730-1840's*, San Diego, Academic Press.